Croyance - Loi - Transfert
Compte rendu
Après-midi d'enseignement
LILLE,
le 19 Mars 1994

Introduction
de Jacques Diverchy,
pour l'Association d'études de la Chose Freudienne et de la logique de l'Inconscient à Lille.
Retranscription de Nadine Collin d'après une bande magnétique ; texte relu et corrigé par l'auteur.

Jacky DIVERCHY : Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue. Nous sommes heureux d'accueillir aujourd'hui M. Jacques Nassif.

. Nassif est psychanalyste, auteur d'ouvrages, le dernier en date est, me semble-t-il, Le Bon Mariage, et vous êtes également président de l'association des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne.

Avant de donner la parole à J. Nassif, il me faut préciser les termes de cette rencontre aujourd'hui à Lille. Le propos de ce jour s'inscrit en effet dans le cadre des activités de l'A.C.F. Lille, et fait suite aux conférences de cette année concernant la logique collective. Mais la conférence d'aujourd'hui a pour référent le séminaire que tient J. Nassif à Paris et qu'il a intitulé : Croyance, Loi, Transfert. Vous avez manifesté le souhait que votre séminaire soit itinérant et sur une idée de Nadine Collin, que je remercie, nous avons décidé d'organiser cette séance de séminaire à Lille sous les auspices de l'A.C.F. À ce propos, dans un de nos entretiens téléphoniques, vous m'avez confié, M. J. Nassif, votre intérêt pour l'Inter-associatif. L'A.C.F. Lille, qui s'est donné pour objet cette année l'interrogation sur le groupe, entretient elle-même de nombreuses relations avec d'autres groupes et associations de psychanalyse. Ce constat a suscité un vif intérêt et une question : en quoi les liens inter-associatifs peuvent-ils contribuer à interroger le groupe et à nous frayer le chemin vers un type de constitution du groupe au plus près du discours analytique ? Qu'est-on en droit d'attendre de telles rencontres ? Nous aurons peut-être l'occasion de préciser cette question au cours du débat et d'y répondre.

Pour l'instant, j'aimerais aborder l'objet du séminaire de J. Nassif. Il s'agit pour vous de penser la croyance dans son articulation à la Loi et au Transfert afin, dites-vous, de tenter de penser la transmission de la psychanalyse, plutôt en dépit des réseaux transférentiels que

grâce à eux. Vous posez que tout réseau de transfert a pour condition de base une croyance du type de celle de la servitude volontaire de La Boétie. Néanmoins, suffit-il, comme le suggère La Boétie, de déposer l'analyste pour que du transfert, « il n'y ait plus » ; pour, dit-on, « liquider le transfert » ? Vous notez que Freud tient la croyance pour un phénomène qui appartient entièrement au système du Moi (le conscient) et qui n'a pas de contrepartie dans l'inconscient. Le parallèle avec le temps est ici intéressant. Néanmoins, si la croyance appartient au système du conscient, elle va ouvrir au clivage du Moi entre savoir et « foi ». Octave Mannoni note à cet égard que la formule de la croyance est : « Je sais bien, mais quand même… »

Dans l'article de 1927 consacré au fétichisme, Freud donne à la croyance les caractères de la *Verleugnung*, de la répudiation, du démenti que la réalité inflige à une croyance première. À ce titre, il tient la *Verleugnung* du phallus maternel comme la matrice de toutes les croyances à venir. Ce n'est pas vrai, dit Freud, que l'enfant, après avoir pris connaissance de l'anatomie féminine, conserve intacte sa croyance dans l'existence du phallus maternel. Sans doute, il la conserve, mais aussi il l'abandonne. Quelque chose a joué qui n'est possible que selon la loi du processus primaire. Il a maintenant à l'égard de cette croyance une attitude divisée. Cette attitude divisée conduit au clivage du Moi : une certaine duplicité qui divise le Moi s'instaure, à tel point qu'il convient de ne pas tenir la *Verleugnung* comme une simple négation. Elle ne se confond pas avec la négation. Il ne s'agit pas de répudier tout simplement un démenti apporté par la réalité mais d'instaurer une contradiction au sein du conscient. Certes, le « mais quand même » n'est pas inconscient, mais n'ouvre-t-il pas à la contradiction, matière dont est tissé l'inconscient ?

Cette attitude clivée dans la croyance, je l'illustrerai d'une séquence du film, bien de la région, *La vie est un long fleuve tranquille*. Sans doute vous souvenez-vous de l'objet et de l'histoire du film. Un épisode est intéressant pour notre présent propos. Au moment où tous les malheurs s'abattent sur la famille Duquesnoy, un événement va effriter les croyances et précipiter la chute des Duquesnoy. La bonne, Marie-Thérèse, se retrouve enceinte sans, dit-elle, « avoir couché avec un homme » ; son obstination à nier les relations sexuelles ne tarde pas à déclencher la colère de la maîtresse de maison, très soucieuse de la moralité des domestiques. Une dispute se déclenche à laquelle assiste l'un des fils de Mme Duquesnoy. La mère sort de la cuisine, exténuée par la joute verbale et l'entêtement de Marie-Thérèse, et le fils vient au devant de sa mère pour tenter de l'apaiser. Il dit alors avoir entendu la querelle et ne pas comprendre le motif des larmes et de la colère de sa mère. Le jeune garçon, éduqué dans la tradition catholique pratiquante, va user des croyances maternelles comme arguments logiques. En effet, si Marie a pu concevoir sans relations sexuelles, il est fort probable que la bonne Marie-Thérèse (nom évocateur…) ait bénéficié elle aussi des mystères de l'Immaculée Conception. C'est pour le jeune garçon tirer les conséquences logiques du catéchisme qu'il a reçu. La mère ne supporte pas de recevoir, dans un jeu de miroir, le visage de sa propre croyance objectivée. Elle gifle son fils et désavoue les croyances qui ont cours dans la famille. De la mère et du fils, qui est le plus croyant ? Le jeune Duquesnoy n'a pas à proprement parler de pensée magique, il n'est pas mystifié, mais au contraire se comporte comme en présence d'arguments logiques. C'est bien la mère qui croit, c'est-à-dire que dans le « mais quand même », sa subjectivité prend part à cette croyance. Dans cet épisode, le « quand même » ne suffit plus à maintenir la croyance lorsque celle-ci est confrontée à une conviction objective. Voilà, en guise d'introduction.

Je laisse maintenant la parole à M. Jacques Nassif. Merci.

Jacques Nassif :

Il y a eu trois parcours dans cette tentative de repenser ces questions. Un parcours dans Freud, avec *Les théories sexuelles infantiles* qui m'a servi de point de départ, puis une relecture du *Discours sur la servitude volontaire* de La Boétie, et, le mois dernier, il s'agissait de la pièce de Kleist *La famille Schroffenstein*. Je pense qu'il est temps aujourd'hui de revenir à Freud.

J'ai vraiment plaisir à parler dans ce cadre nouveau que je suppose peut-être plus directement lacanien, sinon lacaniste, que celui des Cartels constituants. Chez nous, la référence à Lacan est constante dans les faits plutôt que dans les concepts explicitement avoués. La langue de bois lacanienne a, au cours des années, perdu un peu de sa fascination ou de sa nécessité, et c'est à la limite dommage, car elle a sa rigueur. Je vais, en me situant en lacanien historique, relire le texte de Freud *Massenpsychologie und ich-analyse*. Je vais justement essayer de voir si ce ich, on est obligé de le traduire par « moi », ce qui est tout à fait évident dans la traduction la plus usitée, la retraduction de Bourguignon.

C'est une question qui porte à conséquence, de voir comment un lacanien sincère d'aujourd'hui peut relire ce texte de Freud. Qu'est-ce qu'il peut en tirer ? Comment peut-on revivre ou resituer les concepts de Freud, après que Lacan soit passé ? Il nous a quand même formé à un autre abord des questions qui fait jouer plus particulièrement le clivage du sujet. J'ai déjà apporté quelques thèses, puisque ce cours est une tentative de repenser le clivage, qu'il me faut peut-être rappeler avant la lecture du texte de Freud. Je me suis risqué à dire que le clivage du sujet n'était pas un clivage qui se situait seulement dans le champ du savoir où il y aurait quelque chose de su, et puis de l'insu. Depuis Lacan, on a appris à traduire *« Unbewusst »*. J'ai avancé cependant que l'insu prenait ses racines dans une modalité du sujet qui était la croyance, plutôt que le savoir à proprement parler, si bien que, lorsqu'un sujet énonce ou s'énonce, lorsqu'il y a de l'énonciation, on peut, soit dire : « je sais », « je sais que le printemps est proche », ou : « je crois », « je crois qu'il fera beau aujourd'hui », pour prendre des phrases simplettes. Dire « je crois » devant un énoncé ou dire « je sais », ce n'est pas la même chose, ça ne porte pas de la même façon à conséquences.

On le voit bien dans cet exemple qui vient de m'être soufflé par J. Diverchy : « Je crois qu'une femme peut être enceinte par l'opération du Saint-Esprit et sans avoir connu d'homme ». On sait aujourd'hui que la science le peut tout à fait, ce n'est plus du tout impossible ! Dans le texte de Kleist *La Marquise d'O*, une femme se pose la question. Elle se retrouve enceinte sans l'avoir voulu et sans s'être aperçue de rien, ayant été violée, après s'être évanouie. À un moment donné, elle tente de recourir à cette croyance, puis y renonce. Et plutôt que de croire à une annonce, à une Annonciation, elle se résout à écrire une « petite annonce », où elle demande au père de se manifester. C'est à l'orée de notre modernité que ce texte a été écrit et il continue, je dois dire, à être tout à fait impliquant pour un sujet.

On sait bien, de toutes les façons, que ces théories sexuelles dont je suis parti concernent la question de savoir d'où viennent les enfants, et j'ai mis la question d'où viennent les psychanalystes exactement sur le même pied. J'en ai tiré que toute théorie dans le

champ de l'analyse se présente nécessairement comme un mixte de refoulement portant, donc, sur un savoir qui est ainsi insu, et de démentir d'une croyance inévitable, qui n'a, elle, pas besoin de se dire insue. La théorie ne peut pas s'appuyer uniquement sur du savoir, il y a une part de ce savoir qui est suppléée par de la croyance dans la théorie elle-même. Cette croyance a tout à fait sa place dans le champ de la théorie. J'ai aussi avancé que dissoudre une croyance, essayer d'éliminer la part de non-savoir suppléé par de la croyance, dans la théorie, n'est pas possible uniquement par la confrontation de cette croyance avec les faits. Ce n'est pas pour rien que je repense le clivage à partir de cette incommunicabilité entre croyance et savoir. La croyance et le savoir ne se mélangent jamais, ils sont comme l'eau avec l'huile. Ce n'est pas avec des faits que l'on peut démentir une croyance. C'est ce que j'ai essayé non pas de démontrer, mais de raconter avec la pièce de Kleist, la dernière fois. Le seul moyen de démonter une croyance, c'est de la confronter à une autre croyance, et si possible encore plus fruste, ce qui du coup révèle au croyant qu'il est dans une logique de croyance et relance la quête de savoir même si on ne peut pas se passer de croire. Aujourd'hui, je vais aborder une question importante. Elle va nous faire avancer nécessairement et va donner un alignement à ces termes, qui sont peut-être un peu abstraits et un peu trop généraux, de croyance et de savoir.

Je vais essayer, à la suite de Freud, d'aborder l'axe de cette distinction entre l'individuel et le collectif. Pour cela, revenons un peu en arrière. Lorsqu'un enfant se pose la question « d'où viennent les enfants ? » et qu'on lui fournit la croyance à la cigogne pour le dissuader de continuer à se poser cette question, il est bien évident que la croyance se situe du côté du collectif. Sa part de savoir est une quête individuelle ; il sait très bien que l'enfant se crée dans la chair de sa mère.

Dans le champ où La Boétie se pose cette question spéciale, qui est celle de savoir pourquoi on peut obéir à un, il est bien évident que ce qui crucifie La Boétie, c'est de constater que la croyance au Un qui a en fait le pouvoir, est une croyance individuelle, mais qui s'additionne. Il constate que voilà une croyance qui rencontre immédiatement d'autres croyances. Toutes les croyances s'additionnent. Lorsqu'on lit *La psychologie des foules*… de Freud, on s'étonne de voir à quel point le texte de La Boétie, qu'apparemment Freud ne connaissait pas, aurait pu lui apporter toutes sortes d'éléments, et à quel point Le Bon que cite Freud, est tout à fait dans la lignée de La Boétie.

Si la croyance en l'un du pouvoir est individuelle, il est évident que c'est parce que le savoir du désir de servitude, lui, est on ne peut plus collectif. Je sais, pour l'avoir éprouvé, qu'il est préférable de ne pas se révolter, et je constate que l'autre en face de moi fait de même, et que c'est ainsi d'ailleurs que l'un du pouvoir se renforce et continue.

Dans la théorie sous-jacente à *La famille Schroffenstein*, cette famille tragique dont j'ai parlé, les parents, dont l'enfant est mort, prélèvent une croyance sur le corps de cet enfant qui sera susceptible de collectiviser l'agression. Il n'en est pas de même avec la croyance primitive, avec ce couple de femmes, la mère et la fille, qui prélèvent un doigt sur le cadavre de cet enfant mort, qui fétichisent donc une partie du corps, alors que les puissants fétichisent l'événement lui-même. Cette fétichisation du doigt de l'enfant laisse une chance à la réalisation du désir le plus individualisé. Cette femme et sa fille veulent réaliser des désirs qui sont légitimes et individuels : ne pas trop souffrir en enfantant, guérir d'un cancer, des choses de cet ordre. Alors que manifestement pour lancer une guerre, il faut du collectif.

Si on prend les choses dans cet axe de l'individuel et du collectif, il est très difficile de savoir de quel côté sera le savoir, de quel côté sera la croyance.

Dans le texte de Freud, le terme de croyance, en tant que tel, est explicitement thématisé, énoncé. Freud parle de *glauben* en deux endroits uniquement. Vous sentez bien combien Freud a été prophétique en employant constamment ce terme de « Führer », que les traducteurs traduisent par le meneur, le chef charismatique. Pour qu'un sujet devienne un Führer au sens fort du mot, il faut qu'il y ait une croyance forte.

« ...Il faut cependant qu'il y réponde par ses qualités personnelles. Il faut qu'il soit lui-même fasciné par une foi puissante (en une idée) pour éveiller la foi dans la foule, il faut qu'il possède une volonté puissante et impérieuse qu'accepte de lui la foule sans volonté ». (p.137. de l'éd. Payot des *Essais de Psychanalyse* au Chapitre 2 sur les idées de Le Bon).

On ne retrouve le terme et cette problématique que beaucoup plus loin dans le texte, au chapitre 10 : « la foule et la horde originaire » p.193.

« Pensons à la manière dont l'hypnose est induite. L'hypnotiseur affirme être en possession d'un pouvoir mystérieux qui dérobe au sujet sa volonté propre, ou, ce qui revient au même, le sujet croit cela de lui ».

Voilà les deux seuls endroits du texte où j'ai constaté que Freud emploie le terme de *« glauben »*, croire. Apparemment, ce n'est pas un texte sur la croyance, et pourtant on a vraiment l'impression que Freud parle tout le temps de croyance, sans éprouver le besoin de thématiser la problématique elle-même de cette croyance. Ce texte se situe en 1920. Je vous ai dit que je ferais jouer complètement l'axiome que Freud a énoncé dans sa lettre à Fliess rappelée par J. Diverchy, concernant le fait que la croyance n'a pas de contrepartie, dit Freud, dans l'inconscient, exactement comme le temps. C'est exactement le même terme qui est employé à propos du temps *gegenstuck*, qu'on a traduit par contrepartie. Ce texte fascinant est rempli de toutes sortes d'intuitions. Les théories du clivage apparaissent à la fin, donc en 1927, à partir du texte sur le fétichisme, cité aussi par J. Diverchy. Si je peux faire communiquer ces deux intuitions, l'une primitive et l'autre tardive, c'est en problématisant la croyance en tant que telle. J'essaie de penser le clivage du je comme s'il ne faisait que reproduire la distribution des places de la croyance et du savoir dans l'inconscient, à partir de l'inconscient, et telles qu'elles se réfractent dans le conscient. D'une part, une croyance qui ne s'y inscrit pas, et, ne s'y inscrivant pas, permet à toutes sortes de motions, qui seraient ordinairement refoulées, de s'exprimer. C'est le cas de la haine qui serait inadmissible si elle était exprimée en tant que telle comme un savoir, mais qui, passant par la modalité de la croyance, se révèle au grand jour. Le clivage devient la conséquence du fait que savoir et croyance n'ont pas le même statut dans l'inconscient, et qu'une même phrase, un même énoncé dit sur le mode de la croyance, a des effets différents que s'il est dit sur le mode du savoir.

À partir de là, je vais commencer ma lecture de Freud, qui est une lecture de lacanien. Ce qui me frappe tout de suite, au début de ce texte, dans l'introduction un peu méthodologique, c'est que Freud essaie de démontrer que, finalement, cette opposition entre l'individuel et le collectif ne rencontre pas nécessairement les faits. Il dit : « Dans la vie mentale de l'individu (*Seeleben*), pris isolément, quelqu'un d'autre (*anderen*) intervient régulièrement en tant que modèle, soutien ou adversaire. » (ibid., p.123)

Ce *anderen* n'est pas thématisé, bien sûr, par Freud ; mais en effet cela ne ruine pas la solidité d'une conception du monde philosophique et solipsiste, de parler de l'Autre comme étant inscrit au départ dans la *Seeleleben*, puisque cela enlève toute pertinence à la distinction entre l'individuel et le social. On ne peut pas prendre pour référence ultime l'individu comme s'il était un atome, ou le social comme s'il était la seule référence et comme si l'individu ne

faisait partie que du social. Il faut considérer que, en tous les cas, si on s'intéresse à la vie de l'âme, on ne peut que s'intéresser à l'autre, au fait que le sujet est autre, est en rapport à l'autre, ne peut exister que dans une hétérologie. C'est le point de départ du parcours lacanien, de la pensée lacanienne. À partir de cela, le deuxième préalable métapsychologique est que ce n'est pas le nombre qui détermine la pulsion à pouvoir être caractérisée de sociale. Freud parle dans ce texte de la pulsion sociale, c'est vraiment le mot *trieb* qui est accolé au *sozial*. Il écrit p. 124 et 125 : *« Il nous en coûte d'accorder au facteur nombre une importance telle qu'il lui serait possible d'éveiller à lui seul dans la vie psychique de l'homme une pulsion nouvelle et ordinairement non activée. Nos supputations sont, de ce fait, orientées vers deux autres possibilités : que la pulsion sociale puisse être non originaire et non décomposable, et que les débuts de sa formation puissent être trouvés dans un cercle plus étroit, comme par exemple celui de la famille. »*

C'est dans le cadre de la famille que les débuts de la pulsion sociale peuvent être trouvés. Cela a pratiquement les vertus d'un axiome sur lequel on a beaucoup attaqué la psychanalyse en lui imputant un familialisme. Vous connaissez ces termes qui ont été forgés. Mais je crois qu'il est extrêmement difficile de méconnaître l'importance de cette découverte freudienne. Parce que le sujet humain est d'emblée confronté à un couple, qui est celui d'un homme et d'une femme qui sont supputés comme étant ses parents, il y a une pulsion sociale. Deuxième point important.

Mais, précisément, c'est à partir de là que le clivage entre savoir et croyance s'origine, parce que c'est dans ce cadre que la pulsion se déclare comme sociale. Freud l'énonce presque aussi clairement que je l'ai fait. L'enfant est bien obligé de constater qu'il a affaire à un « objet », à un autre qui peut le secourir, qui peut subvenir à ses besoins. Mais il faut qu'il renonce à assouvir ses besoins comme il le fait sur la voie de la pulsion orale, c'est-à-dire en incorporant cet autre, en mangeant sa mère. S'il veut ménager l'avenir, il faut qu'il croie que ses besoins seront à nouveau assouvis, et qu'il mette en place pour cela quelque chose d'aussi important, dont le concept est « l'inhibition quant au but ». La pulsion doit être inhibée quant au but. C'est une des choses que découvre Freud. Les pulsions ont un objet, mais elles sont, la plupart du temps, et surtout les pulsions sociales, inhibées quant au but surtout si le but de la pulsion orale qui joue aussi dans le social est l'incorporation. Il faudra bien que l'enfant constate qu'il ne peut pas accomplir le but de sa pulsion orale.

Le point de départ de la croyance, (Freud ne le dit pas, c'est moi qui l'avance), est qu'il faut se départir du savoir spontané qu'a le sujet humain quant à sa pulsion sociale, et se résoudre à croire, c'est-à-dire à anticiper le futur. Pourquoi est-il indispensable de croire ? Pour inhiber la pulsion. Il est vital de pouvoir inhiber la pulsion quant au but. Les pulsions sociales sont détournées de leur but, constate Freud. Elles ne peuvent pas être détournées de leur but sans une croyance, ajouterai-je ; c'est mon énonciation, ma thèse que je tiens, bien sûr, des analyses de Freud. Je pense que cela va modifier la suite.

C'est là que je vais avoir à me démarquer, à cause de mes appartenances théoriques et historiques, de la pensée de Freud. Freud est un prophète sur le plan politique, puisque ce texte de 1920 est tout à fait prophétique dans ce qu'il énonce à propos du Führer. C'est aussi quelqu'un d'extrêmement fin, d'un sens clinique sans faille. Il n'échappe pas à Freud que c'est bien par les mots, par le langage que la socialité se met en place. Il y a toute une série de passages dans ce texte où, citant Le Bon, il constate que c'est bien par la puissance magique des mots que le Führer, que le meneur arrive à soumettre une foule. Un peu plus loin, il dit

que malgré tout l'âme des foules n'est pas capable de grands accomplissements intellectuels, mais il se reprend et dit : *« L'âme de la foule est également capable de géniales créations de l'esprit telles qu'en apporte la preuve d'abord la langue elle-même… »* (*ibid*., p.140).

Freud s'oppose constamment à des auteurs qui n'accordent pas suffisamment d'importance au meneur, à la place du meneur. Il dit qu'une véritable foule est une foule avec meneur. Ce qui fait la sociabilité, c'est le rapport des individus au meneur et c'est à travers le meneur qu'ils ont des rapports entre eux. C'est la fameuse mythologie qu'il a inventée du père de la horde primitive et des frères.

Or, citant un autre auteur – Trotter qui fait une théorie de la pulsion grégaire à laquelle Freud s'oppose –, il attribue quand même au langage le lien latéral entre les frères, c'est-à-dire la suggestion réciproque. La réciprocité n'est donc pas le lien de l'identification au meneur, n'est pas le lien vertical, mais le lien horizontal.

« Le langage devrait son importance à la propriété qu'il a d'assurer la compréhension réciproque au sein du troupeau, sur lui reposerait en grande partie l'identification des individus aux autres. » (*ibid*. p.184).

Voilà les trois occurrences où le langage est posé comme ayant une importance décisive. En revanche, vous sentez bien que ce n'est pas sur la puissance du langage que Freud s'appuie. Il la reconnaît, la plupart de ses analyses concrètes de cas tiennent le plus grand compte de la puissance du langage. Mais, lorsqu'il théorise, pour lui l'inconscient n'est pas structuré comme un langage. Il ne faut pas hésiter à le constater. En revanche, qu'est-ce qu'on rencontre dans l'inconscient ? Quelque chose de tout à fait évident, inéluctable, qui selon lui est constamment refoulé, ne parvient pas à se faire entendre, à savoir : les relations amoureuses, qu'il affirme comme étant partout, qu'il appelle : libido.

Il y a un chapitre tout à fait intéressant « Suggestion et libido » où on voit Freud enfoncer le clou : le concept de libido est central, et démontrer à quel point ce concept n'est pas un concept usurpé, surtout dès qu'on utilise la suggestion à toutes les sauces ; il faut, en effet, absolument repenser ce dernier concept qui est, lui, trop vague. On s'attend à ce qu'à travers cette critique, il arrive à dire des choses ; on est déçu ! Pour une oreille française, quand on critique l'emploi du terme de suggestion, on peut penser que ce sera en soulignant la puissance du langage. Eh bien, pas du tout ! C'est assez frappant ! Je vais vous lire ce passage (pour moi, ce dérapage) tout à fait célèbre sur la suggestion où il reprend le quatrain de Richter (p. 149). Freud alors a ce propos : *« Si maintenant, après m'être tenu à distance pendant quelques trente ans, j'aborde à nouveau l'énigme de la suggestion, je trouve que rien n'y a changé (…) sur la nature de la suggestion, c'est-à-dire sur les conditions dans lesquelles se produisent les influences sans fondement logique suffisant, la lumière ne s'est pas faite. Je ne me soustrairais pas à la tâche de corroborer cette affirmation en analysant la littérature de ces trente dernières années ; je m'en abstiens pourtant, sachant que dans mon entourage on entreprend une recherche détaillée qui s'est justement fixé cette tâche ».* (cf additif de 1924 en bas de page : Ce travail n'a malheureusement pas été réalisé). *« Au lieu de cela je vais tenter, pour éclairer la psychologie des foules, de recourir au concept de libido qui nous a rendu de si bons services dans l'étude des psychonévroses ».* (*ibid*. p. 150)

Et Freud d'enfourcher ce bateau pour dire qu'il ne faut pas céder là-dessus. Les relations humaines sont des relations amoureuses. Quand on cède sur le mot, on cède sur la chose. C'est le fondement ultime de la pertinence de la science. Il promeut la nécessité de reconnaître la libido comme au fondement du lien social. Les liens sociaux sont des liens libidineux. Je préfère dire libidineux plutôt que libidinaux, pour vous faire sentir quelle est la

visée de Freud. Il prétend s'opposer à ce qu'on édulcore ce lien social. ça n'a plus rien à voir avec la suggestion. Toutes ses envolées sur la libido sont tout à fait honorables, et je suis prêt à le suivre, mais, quel rapport avec la suggestion ? Le concept de suggestion qui était proposé comme étant un concept important à nettoyer, à savoir utiliser, devient un paravent : sous le paravent de la suggestion, il y a les relations amoureuses. Voilà la thèse de Freud.

Je pense quant à moi que sous la suggestion, il y a la croyance. Une suggestion ne marche que dans la mesure où le sujet a besoin de se départir de son savoir et de renouer avec la croyance. Ce n'est que dans la mesure où la croyance peut intervenir que la suggestion est effective. Mais cela, il faut l'énoncer en mettant *sur le même plan savoir et croyance*, au niveau métapsychologique. Par ailleurs, il faut peut-être s'appuyer sur les connotations qu'a le mot de suggestion en français, que je vais vous faire entendre dans une phrase d'Alfred Jarry qui est très éclairante. Il écrit dans *les Minutes de sable mémorial* : *« Suggérer, au lieu de dire. Faire dans la route des phrases, un carrefour de tous les mots. »*

Je dois dire qu'on ne saurait mieux énoncer ce qui peut se passer dans une séance d'analyse ; une interprétation, c'est ce qui fait jouer cette opposition entre le dire et le suggérer. En français, suggérer n'est pas aussi fort que dire. C'est fort d'une autre façon, ça fait jouer d'autres ressorts. « Je lui ai suggéré que…, bien sûr, cela veut dire : je lui ai conseillé, mais ce n'est pas non plus : je lui ai conseillé très explicitement… »

À la limite, un psychanalyste qui utilise toutes les inflexions du français, peut fort bien dire qu'il travaille avec de la suggestion, étant donné que le contexte de l'hypnose a malgré tout un peu disparu, et la suggestion, au sens où l'entend Jarry, c'est faire appel à autre chose qu'à du savoir, à ce sur quoi on pourrait s'entendre sur une question ordinaire. Voilà pour la suggestion qui est un axe majeur de ce texte.

Un autre axe, que j'ai trouvé tout à fait passionnant, sur lequel je ne vais pas m'étendre, car ce n'est pas tout à fait le sujet, c'est que Freud souligne constamment, à chaque fois qu'il le peut, *l'importance de la libido*. Il constate également que « la haine envers une personne ou une institution déterminée, pourrait tout aussi bien avoir une action unificatrice, et susciter les mêmes liens affectifs que l'attachement positif ». C'est un texte de 1920 qui est pratiquement contemporain de l'article « *Au-delà du principe de plaisir* », de la production du concept de pulsion de mort. Je pense que Freud dirait, comme La Boétie, que la haine du tyran fait lien social tout aussi bien que l'amour du tyran. Il ne suffit pas d'avoir de la haine pour se rebeller contre le tyran, bien au contraire, et par ailleurs, la haine est effective, mais ce n'est pas quelque chose qui peut se traduire en amour. Je crois que Freud aurait été tout à fait d'accord avec Winnicott et Lacan, dans la querelle qui a pu opposer Winnicott et Anna Freud, puis Lacan et Dolto. Il est bien évident que Freud n'ignorait pas cette espèce d'existence de l'agression primaire.

Là-dessus, puisqu'il s'agit quand même du collectif dans ce texte, je dois dire que j'ai été assez frappé par tout ce que dit Freud sur le narcissisme. C'est un des grands axes sur lequel on ne peut pas ne pas revenir : le social, l'autre, donc, est ce qui apporte le plus nettement des limites à la libido, en tant que primordialement narcissique. C'est grâce à l'amour envers l'étranger, l'amour envers des objets que le sujet renonce à son narcissisme et advient au social. Et inversement, on peut donc penser que le social a pour fonction de mettre un terme au narcissisme.

Le seul individu qui peut faire valoir entièrement son narcissisme pour asservir tous les autres, c'est le Führer. Il faut qu'il ait un narcissisme suffisamment fort pour occuper cette place, et il est le seul, il est l'exception qui confirme la règle, car, pour tous les autres sujets, la

société est là pour limiter le narcissisme. Le narcissisme, qui voudrait pouvoir s'établir dans une autosuffisance, n'est pas viable. La société est là pour démontrer combien le narcissisme a besoin d'être limité. La société sert donc, au début, d'étayage à l'altruisme, et puis construit des liens libidinaux d'une autre sorte. C'est aussi quelque chose de très intéressant de voir que Freud reprend son concept d'étayage, et dit que le social, finalement, favorise des étayages pour complexifier les liens que le sujet entretient, pas seulement avec un Führer, mais avec des idées, des attachements à des principes. Il est conscient que sa théorie de la foule est insuffisante à rendre compte de la complexité.

Je vais en venir à ce qui coince pour moi dans cette lecture de Freud, de ce texte qui est tout à fait fascinant. Il y a, bien sûr, le recours constant, chez Freud, à la référence à l'archaïque et au père de la horde ; mais, pas seulement à cette mythologie ; il est tout à fait conscient qu'il s'agit d'un mythe. Il ne s'agit d'ailleurs absolument pas pour moi d'éliminer la fonction du mythe. J'essaie de légitimer la croyance, de la faire exister à côté, et de façon tout à fait aussi constituante que le savoir. Je dois dire que cette place du père de la horde primitive, et surtout sa transmission, la croyance aux traces mnésiques, le lamarckisme impénitent de Freud, sont des choses qui passent mal.

En revanche, il est évident que tout ce que dit Freud de ce père primitif pourrait fort bien être repensé à partir d'une théorie un peu plus actualisée de la paranoïa. Il est bien évident que si cette théorie de Freud continue d'être parlante, c'est bien à cause du fait qu'il y a, dans la genèse de l'individu, une sorte de passage obligé dans la constitution du moi par une paranoïa de base. Il suffit de lire un peu Mélanie Klein pour s'en convaincre, si on en n'a pas fait soi-même l'expérience. La paranoïa est quand même quelque chose d'assez incontournable, et, de plus en plus fréquente, en tous les cas, sur les divans.

Mais peut-être justement n'y a-t-il pas lieu d'invoquer quelque chose qui serait archaïque, ou à situer dans une époque infantile de l'humanité, puisque chaque enfant traverse une période où la toute-puissance de son moi est celle du père de la horde primitive. C'est-à-dire que le père a bien sûr ses racines dans l'enfant.

Faisant un retour à, je voudrais faire un retour sur. Si vous sentez la nuance, en français, on va faire un retour sur, c'est-à-dire qu'on va essayer de réviser, de considérer que ce n'est peut-être plus tout à fait d'actualité que de penser les choses dans les termes où Freud les pense.

Puisque je parle de modèle clinique, vous aurez sans doute aussi été frappés de voir que Freud utilise essentiellement, pour fonder le concept d'identification qu'il produit dans ce texte, l'homosexualité et la mélancolie. Ce sont les modèles prégnants à partir desquels il fonde ce qui est, à nos yeux, ce qu'on peut appeler une personnologie, et qui va donner la deuxième topique, quelques années plus tard, du Moi, du Ça, et du Surmoi. Dans ce texte, il n'emploie pas encore ce terme de « Surmoi », mais il parle d'idéal du moi, en en faisant pratiquement une personne.

C'est à partir du concept d'idéal du moi qu'il explique le lien social, qui est le fait que l'idéal du moi de l'individu remplace son moi, ce qui entraîne nécessairement la rencontre avec d'autres qui partagent le même idéal du moi, puisque l'idéal du moi est par ailleurs forgé à partir du social. Or, cette théorie du moi et de l'idéal du moi plonge ses racines dans ces deux modèles: celui de l'homosexualité dans un sens positif, et celui de la mélancolie dans un sens négatif. L'idéal du moi de l'homosexuel est tout à fait positif et lui permet d'exister comme phallus maternel. Et, bien sûr, l'idéal du moi, dans la mélancolie, est tout à fait ravageur et

permet à un sujet de s'absenter de son corps. Mais, vous sentez bien que ce sont des structures dans lesquelles cette entification de personnes à l'intérieur de la personne sont plausibles. Freud, d'ailleurs, emploie le concept de « scission » à propos du moi dans son rapport à l'idéal du moi et non le concept de clivage.

Comme je voudrais laisser de la place à la discussion, je regrette d'être obligé d'aller un peu vite sur ces points qui sont décisif pour nous. Je me demande, et c'est vraiment la question que je me pose, si, aussi bien, cette scission entre moi et idéal du moi, et cette conception de l'idéal du moi comme fondateur du lien social, ne sont pas datés et ne résultent pas d'une méconnaissance de deux choses, qui sont l'efficace du langage dans l'inconscient, et la thématisation de la croyance. On peut peut-être se passer d'une instance psychique comme l'idéal du moi, si on généralise la prégnance des croyances pour un sujet.

Mais, me direz-vous, que faites-vous alors du concept d'identification? Urne paraît, bien sûr, fructueux pour ce qui est d'une construction de l'évolution du sujet; peut-être que sans identification, il n'y a pas de complexe d'OEdipe pensable! Très clairement, Freud, pour donner un exemple d'identification, parle du complexe d'OEdipe et pour fonder le complexe d'OEdipe, il le formule en termes d'identification, ce qui n'est pas étonnant. En revanche, je me demande si le concept d'identification est un concept opératoire dans le champ de la pratique psychanalytique d'aujourd'hui? Ce qu'on appelle identification au psychanalyste, au symptôme, n'est-ce pas des voies sur lesquelles on se fourvoie très facilement, dans la mesure où ce concept fait du sujet une personne, au lieu de permettre d'analyser d'une façon plus précise et plus évoluée les clivages successifs entre croyance et savoir, qui ont amené telle concrétion, telle formation grossière qui entraînent ce macro-phénomène qu'est une identification.

L'identification est toujours grossière. Il faut gommer toutes sortes de traits pour arriver à une identification qui, la plupart du temps, est dite massive, on ne sait pas pourquoi? On le sait, parce que c'est un travail qui suppose l'hystérisation théâtrale. Qu'il y ait identification au théâtre, c'est tout à fait normal, mais est-ce que la psychanalyse se réduit au théâtre? C'est quand même cela ma question.

Or, pour asseoir encore davantage ma critique, je voudrais reprendre, et c'est un de mes intérêts les plus anciens, tout ce que dit Freud autour de l'hypnose dans ce texte: C'est un des thèmes que reprend Freud. Il dit, trente ans plus tard, de façon de plus en plus détaillée, ce qu'est l'expérience hypnotique, et à quel point la psychanalyse plonge ses racines dans ce qui a été le praticable de la séance hypnotique. Cela saute aux yeux, quand on relit ce texte. Or, que fait précisément un hypnotiseur?

Une lecture cursive du Chapitre 10 « La foule et la horde originaire » serait ici nécessaire. C'est le texte où Freud dit que *l'hypnose* est une « foule à deux ». C'est une formule tout à fait frappante, qui revient à plusieurs reprises dans ce texte, où il écrit que l'hypnose est à mi-chemin entre la psychologie collective et la psychologie individuelle, puisque c'est une foule à deux. J'ai quand même envie de vous lire le texte, afin que vous puissiez retrouver un peu tout ce que j'ai déjà dit longuement. (Une lecture est ici faite des pp. 192 et 193, auxquelles nous renvoyons.)

Je souligne que Freud préféré employer le terme d'illusion comme si, parce que c'était une illusion, il était toujours ancré dans le savoir. Tout ce qui a affaire au registre de la croyance, c'est de l'illusion donc dans le registre du savoir. Ça ne veut absolument pas dire que cette illusion n'est pas nécessaire.

Le seul point où cette illusion est tout de même reconnue comme indéplaçable et

nécessaire, c'est l'hypnose. Voici donc ce texte où je vous ai déjà dit que Freud thématise le terme de « croyance »: *« Souvenons-nous que l'hypnose a en soi quelque chose de franchement inquiétant; mais le caractère de l'inquiétant renvoie à quelque chose d'ancien et de bien familier, tombé sous le coup du refoulement. Pensons à la manière dont l'hypnose est induite. L'hypnotiseur affirme être en possession d'un pouvoir mystérieux qui dérobe au sujet sa volonté propre, ou, ce qui revient au même, le sujet croit cela de lui. Ce pouvoir mystérieux - désigné encore souvent sous le nom populaire de magnétisme animal - est nécessairement le même que celui qui est considéré par les primitifs comme la source du tabou, de même que celui qui émane des rois et des chefs de tribus et qui fait qu'il est dangereux de les approcher* (Mana). (*Ibid.*, p. 193-4.)

Je voulais quand même vous inscrire dans la pâte de ce texte, des choses qu'il fait entendre, pour vous dire, non pas que ces choses ont vieilli, car ça nous concerne tout autant encore. Mais, pourquoi cela nous concerne-t-il et comment? Ça nous concerne dans la mesure où nous sommes encore plus au fait que Freud de la puissance, non pas du Mana, c'est quelque chose dont la publicité nous a quand même un peu avertis de ce qui se cache sous le Mana, mais de l'importance, pour un sujet, à un certain moment de sa vie, à un certain moment de son évolution, de pouvoir enfin se dispenser de savoir. Il est finalement peut-être trop cruel d'avoir à se soumettre constamment à ce que dit le savoir de la science. Le savoir de la science est cruel. Et il faut croire que ça ne permet pas à un sujet d'exister et de se faire entendre, s'il est uniquement sujet dc la science. Ça a l'air d'être dit de façon très abstraite, mais je crois que ça porte rudement à conséquence. Voilà ce que je voulais apporter.

Discussion

Costas LADAS: En grec, Mana veut dire « Mère ».

Thierry PERLES: il me semble à la fois que les choses que tu apportes sont intéressantes, et en même temps, J'ai du mal à saisir certaines de tes articulations. Mais, c'est peut-être que je n'ai pas lu Freud comme toi. Pour illustrer ce propos, j'en prends une au hasard, en espérant qu'elle va nous guider pour les autres.

Au commencement pour Freud, ce n'est pas la libido. L'acte et la libido, ce n'est pas la même chose. Le lien social a pour fondement la libido. Il y a un côté positif du lien social qui est la libido, et il y a un côté négatif qui est l'acte, car refoulé.

Tu étais comme moi à l'inter-associatif, où il était question du texte de Moïse. L'un des orateurs a dit que ce texte était l'histoire du refoulement. Cela peut rejoindre ce que tu dis. C'est l'histoire dc ce en quoi le langage est porteur de cette violence de l'acte retransmise eu égard au lamarckisme impénitent de Freud. Moïse cherche à nous faire sentir en quoi c'est le langage qui est cette violence et qu'avec le langage on peut remonter à l'acte. Bien sûr c'est un mythe, nécessaire, pour savoir pourquoi il y a du refoulement, la puissance des mots, la puissance du langage. Qu'est-ce que c'est la puissance du langage? Il faut confier la charge à quelqu'un d'autre, un Führer. C'est quelque chose qui fait que quand on parle, on a la culpabilité d'avoir à assumer cet acte. Peut-être en reparlerons-nous, plus tard?

J. NASSIF: Oui, c'est incitatif.

T. PERLES: Mais ce n'est pas une croyance.

J. NASSIF: C'est une croyance qui est énoncée. Au commencement est l'acte. C'est une croyance. Ce n'est pas à mettre sur le même plan, « il y a du refoulé », et « l'acte est refoulé ». « L'acte est refoulé », est du savoir. Je le sais, je le constate. Mais dire « au commencement est l'acte », c'est une croyance.

X: Parler... ?

J. NASSIF: Oui, mais parler .... je fais le pari que je serai entendu et compris. Là, il y a peut-être une croyance au langage qui dépasse le simple fait de poser l'acte sur quelque chose. Il y a toujours à faire jouer deux modalités dans tout acte qui sont: cela va se savoir et qu'est-ce qu'on va en dire? Comment cela va-t-il être entendu, si on croit que c'est moi qui ai posé ça, qu'il a été signé... Il n'y a pas de nom propre qui ne surinvestisse pas le savoir de l'acte par une croyance, à partir du moment où l'on joue un nom propre, de la croyance est mise enjeu...

T. PERLES: Si je peux me permettre de prolonger un peu dans un effort de concision, et pour essayer de faire avancer ta réflexion. Il m'a semblé t'entendre opposer croyance et savoir à partir d'une reprise de la conception lacanienne du sujet de la science. Le savoir dont le sujet cherche à se déprendre, cherche à se démettre, même comme question, c'est pour comprendre. Il peut aussi le faire avec une croyance qu'il y a la science.

Aujourd'hui, il y a peut-être à mettre à mal cette croyance, car elle est ce qui permet, au bout du compte, et même peut-être bien mieux que cette croyance au sujet de se déprendre de la culpabilité qu'il a, à savoir que quand il parle, il assume un acte, dit Freud dans Moïse. Il y a une opposition entre science et croyance que, peut-être, je ne situe pas là où j'ai cru entendre la causalité.

C. LADAS: Cela peut être à poser comme une Loi, pour reprendre un terme du titre de l'enseignement...

J. NASSIF: Non, je ne dirais pas que c'est une Loi. Pour moi, ce fonctionnement-là de la vie de l'âme pour un sujet est au fondement de la Loi, mais ce n'est pas une Loi. Cela a permis de comprendre comment la Loi arrive à assujettir les individus, à en faire des sujets, bien sûr. Peut-être qu'il n'y a pas de Loi, de croyance à un Roi, à un fondement ou â un Führer, à un meneur. Cela Freud l'énoncerait tout â fait. Il n'y a pas de Loi sans croyance, qu'il vaut mieux que la pulsion soit détournée de son but. Voilà ce que j'ai énoncé, par exemple, or c'est ce que la Loi nous intime. La Loi, c'est un mot qui sonne. Il y a la loi juridique et la Loi symbolique. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

A. HADJ-MOURI : La pulsion sociale... On a la chance maintenant d'avoir les concepts de Lacan, pour lire Freud. La question qui m'intéresse est de savoir comment s'articulent le social et le symbolique à travers la question de l'aliénation. Je dirais qu'il y a deux modes d'aliénation. L'un qui ressortit au symbolique et l'aliénation essentielle qui, elle,

est de l'ordre que Freud appelle la pulsion sociale qu'il inhibe quant au but, de toute façon, quel que soit l'ordre social dans lequel on se trouve. Et de l'autre côté, un autre mode qui crée le mode de l'aliénation sociale, qui, lui, à mon avis, dément l'ordre de l'aliénation essentielle. Il m'intéresserait de savoir comment vous articulez, à partir de la croyance et du savoir, ces deux aspects, le symbolique et le social sous la forme de deux modalités d'aliénation différentes, niais qui ne sont pas opposées l'une à l'autre.

J. NASSIF: Vous m'avez parfaitement entendu et je suis d'accord. Si on fait jouer la croyance pour fonder le symbolique, il est bien évident que cette croyance est faite pour être démentie. C'est-à-dire que la Verleugnung devient aussi constitutive que la Verneinung, que le démenti a place toute aussi constituante que le refoulement, et du coup les analyses de Rabant, dans son livre, prennent toute leur importance pour repenser l'inscription dans le social comme étant une inscription essentiellement leurrante. C'est dans le leurre du bonheur que nous sommes assujettis à participer comme ça à je ne sais quel culte de la productivité, du plein emploi, et qu'on essaye de nous berner. Sur ce plan-là, c'est une rigoureuse incitation à savoir et à ne plus croire, qui nous revient en pleine figure. Lorsqu'un jeune entre sur le marché du travail, je dois dire qu'il ne peut plus se contenter de croire tout ce à quoi on a essayé de lui faire croire en l'éduquant dans l'Éducation nationale. Il se rend bien compte que sur toutes ces valeurs sur lesquelles il a tenté de fonder son insertion, échouent à faire jouer le minimum requis pour qu'il arrive à prendre femme, à faire un enfant et à gagner sa vie, tout simplement. Ce n'est pas comme ça. Cela va être dans une violence faite à du croire, et s'obligeant à savoir, à savoir véritablement jusqu'au bout d'où il vient, et pourquoi, à faire valoir d'où il tient ce qu'il sait de son origine. Le travail va être cela. Le travail social va devoir s'articuler au travail dit de rêve, mais, comme chacun le sait, pas très reconnu comme ayant une valeur, alors que c'est peut-être le seul travail qui vaille.

T. PERLES: Est-ce que je peux vous demander pourquoi la socialisation via sociale et via symbolique...

A. HADJ-MOURI: Dans une démarche dc départ, on a à les distinguer. On est obligé d. les opposer. Mais, par exemple, il y a un concept qui est celui des pulsions qui vient les articuler. La pulsion est sociale, Freud n'avait pas le terme de symbolique, à l'époque. Il n'écrivait pas le concept de symbolique comme l'a maîtrisé Lacan, après, pour montrer, que finalement la pulsion est inhibée quant au but de façon essentielle, donc quel que soit l'ordre social dans lequel elle apparaît. C'est en ça que je dis qu'il lui faut à la fois les séparer pour bien montrer que l'aliénation essentielle n'est pas l'aliénation sociale, pour ne pis les confondre. Eu même temps, l'une ne va pas sans l'autre. On ne peut pas vivre, quand même, dans un monde qui n'est pas un monde social. Pour que la pulsion existe, il faut de l'autre.

T. PERLES: Est-ce que vous n'avez pas l'impression qu'il y a un certain nombre de passages à l'acte, même historiques, qui sont précisément la tentative de faire en sorte que l'une aille sans l'autre. Par exemple que l'animation sociale aille sans l'animation sociale.

A. HADJ-MOURI: C'est ce qu'on veut nous faire croire. Je dirais que l'animation sociale peut être démentie, à la limite.

JACQUES NASSIF: Est-ce que cela ne vous fait pas réagir, ce que j'ai avancé contre le concept d'identification.

M. X : Je trouve cela « rigolo » cette expression d'identification massive qui est sans doute un acte manqué, l'identification à un trait.

J. NASSIF: Il y a trois identifications. Celle-là Lacan l'a gardée et en a fait quelque chose. Mais ce que Freud tire de l'identification, du modèle de l'homosexualité, puis de la mélancolie, c'est une personne dans le sujet. C'est ce qui, je vous le rappelle, ça c'est le moins, se profile dans les critiques de Politzer envers la psychanalyse un discours qui serait toujours chosifiant. Finalement le terme new-yorkais pour désigner un psychanalyste est un shrink, c'est un rétrécisseur de tête. Que font les rétrécisseurs de tête? Ils personnalisent, ils vous identifient, c'est le cas de le dire, à votre petite tête qu'ils ont rapetissée dans le formol ou une autre décoction plus magique.

Une psychanalyse permet de simplifier. À force d'analyser, on peut peut-être arriver à du simple. Mais, est-ce que le simple, c'est la simplification ou c'est l'identification ou c'est surtout l'identification au psychanalyste, qui est la tarte à la crème des fins de l'analyse à l'I.P.A.?

M. X: Est-ce que cette critique que vous cherchez à promouvoir, l'identification au psychanalyste, est pour introduire, avec votre terme de croyance, une nouvelle pertinence dans cette affaire de transmission de la psychanalyse.

J. NASSIF : Je pense que s'apercevoir que la psychanalyse ne va pas sans croyance, plutôt que dans des identifications, porte à conséquences. Au moins, une croyance, on peut,je crois, s'en défaire en la réduisant à d'autres croyances. J'ai donné un mode d'emploi pour ça. Mais, j'ai beaucoup de peine à penser ce que peut être une désidentification. Je sais qu'Octave Mannoni, à la fin de sa vie, a essayé de penser à ce que pouvait être la désidentification. Pour moi c'est vraiment un bâton tordu, la désidentification, alors que la décroyance me paraît quelque chose de viable. La désidentification, je n'y crois pas parce que je ne crois peut-être pas beaucoup à l'identification non plus. Enfin, je ne l'ai pas encore rencontrée.